

Mais peut-être n'existait-il pas ?

par Antonio Tabucchi*

Jorge Luis Borges en haut ;
Bioy Casares en bas, et leurs portraits superposés par Gisèle Freund.



GISELE FREUND / AGENCE NINA BISKOP

Le refus par Borges de son identité personnelle n'est pas seulement une attitude existentielle pleine d'ironie, mais bien le thème central de son œuvre narrative. Portrait d'un auteur qui voulait n'être Personne.

* Ecrivain italien, Antonio Tabucchi a récemment publié *La nostalgie, l'automobile et l'infini* (éd. Seuil).

Il y a quelque temps, une revue française a publié une singulière information : Jorge Luis Borges n'existait pas. La figure connue sous ce nom n'aurait été que l'invention d'un petit groupe d'écrivains et d'intellectuels argentins (parmi lesquels, naturellement, Bioy Casares) qui avaient simplement publié sous le masque d'un personnage fictif une œuvre collective. Et la personne connue comme Borges, ce vieil aveugle avec sa canne et son sourire acide, était un acteur de troisième ordre, d'origine italienne (la revue donnait même son nom, mais je l'ai oublié), engagé à l'origine pour une simple blague et qui ensuite pris au piège de son personnage, s'était résigné pour finir à être *vraiment* Borges.



BORGES, L'AUTRE.

Créer un personnage derrière lequel on se dissimule : « C'est à l'autre, à Borges, que les choses arrivent. Moi, je marche dans Buenos Aires, je m'attarde peut-être machinalement pour regarder la voûte d'un vestibule et la grille d'un patio. J'ai des nouvelles de Borges par la poste et je vois son nom proposé pour une chaire, ou dans un dictionnaire biographique. »

L'information était si borghesienne qu'elle en devenait divertissante en soi – même si j'ai aussitôt pensé que derrière cette rumeur, il ne pouvait y avoir que Borges lui-même. C'est là d'ailleurs un débat qui remonte à une date fort ancienne, quand le « cas » Borges explosa en Europe. A l'origine des faits il y a, on le sait, Roger Caillois, grand explorateur de la littérature : il avait enfin découvert un écrivain exotique qui, n'étant nullement exotique, pouvait proposer au lecteur français quelque chose de fort différent des thèmes provinciaux et privés d'air dans lesquels la littérature française semblait avoir fatalement sombré à l'époque. Le succès décrété par la France décréta aussitôt un succès européen et Borges, avec l'ironie dont il a toujours su faire preuve envers lui-même, déclara qu'il était « une invention de Caillois ». Ce qu'on a appelé le « boom de la littérature sud-américaine » a fait le reste ; le marché culturel a « confectionné » Borges, a rangé ses récits dans ce Fantastique que l'on a plaqué comme un emblème sur la littérature latino-américaine et Borges s'est retrouvé – sans doute malgré lui – à représenter le « style » d'un continent tout entier.

Mais au-delà de ces considérations, je dois surtout dire que le refus par Borges de son identité personnelle (n'être Personne) n'est pas seulement une attitude existentielle pleine d'ironie, mais bien le thème central de son œuvre narrative, le noyau dont semblent s'auto-

engendrer tous les grands motifs qui la caractérisent : le temps circulaire (par exemple dans le récit *L'Aleph*), le caractère indéfectible de la mémoire (*Funès ou de la mémoire*), le labyrinthe (*L'Immortel*), le miroir (*La Secte du Phénix*), le monde comme livre (*La Bibliothèque de Babel*), l'impossible délimitation du bien et du mal (*Trois versions de Judas*), le thème du traître, du héros, et toutes les autres métaphores du réel qu'il a inventées pour illustrer sa représentation du monde ou, pour parler comme « son » Schopenhauer, le monde comme volonté et comme représentation.

Dans la nouvelle *La Forme de l'épée*, Borges affirme, à travers son personnage John Vincent Moon, la conviction suivante : « Ce que fait un homme, c'est comme si tous les hommes le faisaient. C'est pourquoi il n'est pas injuste qu'une désobéissance dans un jardin contamine tout le genre humain ; comme il n'est pas injuste que la crucifixion d'un seul Juif suffise à le sauver. Peut-être Schopenhauer a-t-il raison : je suis les autres, tout homme est tous

les hommes, Shakespeare est en quelque sorte le misérable John Vincent Moon ».

Jorge Luis Borges était-il athée ? J'ai tendance à penser que non (ou, si je puis dire, pas totalement). Peut-être davantage que Schopenhauer, que ses textes citent fréquemment : il y a dans son œuvre une grande âme spinozienne, une sorte d'ectoplasme collectif qui accueille tout le genre humain. Et qui accueille, en littérature, toute la littérature (ou son « essence ») au-delà de l'ordre diachronique : un ordre qui peut placer Homère après Leopardi ou après Proust.

Sa grande leçon, celle de ce Maître qui a toujours refusé ironiquement d'être, découle peut-être essentiellement de ceci : que la littérature, comme le genre humain, est elle aussi une idée collective, une sorte d'âme dont participent tous ceux qui ont écrit. Utiliser Borges, le piller même de façon parodique – c'est un droit qu'il nous consent. Car je crois que Borges est précisément cela, une souveraine confiance dans la littérature et, en même temps, de façon paradoxale, sa négation radicale : une souveraine leçon de scepticisme.

C'est pour cela peut-être que Borges a eu des détracteurs acharnés, à droite comme à gauche : parce qu'il a fait clairement comprendre, à travers ses métaphores littéraires, qu'il n'adhérait à aucune foi qui ne se fonderait pas d'abord sur le scepticisme.

A quoi Borges a-t-il vraiment adhéré ? Je me le suis souvent demandé, au-delà de ses choix politiques contingents, souvent franchement irritants.

Borges n'a adhéré qu'à son intelligence. A part cela, je ne vois, en profondeur, aucune autre adhésion. J'ai souvent pensé qu'il était un homme des Lumières qui aurait vécu en dehors du siècle du même nom, et déjà connu le XX^e siècle : quelque chose comme un homme des Lumières « à rebours ».

Je sais bien que ce que je dis peut paraître confus, et l'est peut-être. Mais dans la façon dont Borges considère le monde il y a un accent, une note, qui, je crois, ont précisément cette signification : une tentative de rationaliser la Babel du réel, sans pourtant croire à l'idée de progrès. Il me semble donc stérile et, peut-être, prématuré de vouloir le situer idéologiquement, malgré certaines adhésions dans sa vie. D'autres générations le feront un jour, si le monde dispose encore de telles estimations. Dire de lui qu'il est un écrivain important c'est bien sûr proclamer une évidence, et cela n'a guère de valeur critique. Toutefois, son importance ne peut être niée même par ses détracteurs (et ils sont nombreux) ; or cela a une signification critique. Son goût pour l'invention et le paradoxe, son aptitude à remettre en question ce qui semblait définitivement acquis, à se jouer des normes esthétiques et morales, sont la preuve d'une agilité intellectuelle indiscutable. On accordera enfin une considération particulière à sa capacité à explorer la zone d'ombre du réel, à nous transmettre l'idée

que le patent, le tangible, l'évident – en d'autres termes, le concret – recèlent des aspects obscurs et insoupçonnés qui peuvent ébranler ce concret, le renverser et même le mettre en échec.

Ce type d'opération subtile, Borges l'a réalisé surtout dans ses récits dits « réalistes » (définition à laquelle lui-même se ralliait) et parmi lesquels je citerai volontiers au moins *Emma Zunz* (in *L'Aleph*), *L'Homme de la maison rouge* (*ibid*) et *l'Evangile selon saint Marc* (in *Le Manuscrit de Brodie*). Ces récits réalistes de Borges, dont beaucoup ont paru dans la revue *Sur* de Buenos Aires et qu'il a tirés en partie de faits divers (je crois qu'il est important de souligner l'attention que Borges a consacrée aux faits divers) constituent, à mon avis, le meilleur de son œuvre narrative : justement parce qu'avec les méthodes d'un bizarre détective, il nous a transmis, telle une maladie contagieuse, le doute sur ce qui est « vrai », la méfiance à l'égard de l'évidence, l'idée de la substance équivoque de la vie.

Prenons par exemple la nouvelle *Emma Zunz* : Borges raconte l'histoire (effectivement survenue à

Buenos Aires) d'une jeune fille juive d'origine allemande qui, pour venger la mort de son père, se fait violer par un marin inconnu, afin de pouvoir tuer l'homme qui avait détruit sa famille, tout en fournissant à la police une justification valable. Le récit se termine sur ces mots : « L'histoire d'Emma Zunz était effectivement incroyable, mais elle s'imposa à tous car elle était vraie sur l'essentiel. Le ton d'Emma Zunz était vrai, comme étaient vraies sa pudeur et sa haine. Et comme était vrai aussi l'outrage qu'elle avait subi. Seuls étaient faux les circonstances, l'heure et certains noms. »

Je crois que Borges, lorsqu'il explore le paradoxe de la vie et l'applique à la littérature, veut, en substance, signifier que l'écrivain est, avant tout, un personnage qu'il a lui-même créé. Si nous voulons bien adhérer à son paradoxe et accepter de jouer son jeu, peut-être nous est-il permis de dire que Jorge Luis Borges, personnage de quelqu'un qui s'appelait comme lui, n'a jamais existé en tant que tel. Sa vie est, probablement, un livre. □

Traduit de l'italien par Brigitte Pérol

CARLOS FREIRE / RAPHO



Borges en 1977.

Borges et l'immortalité

L'écriture de Borges est toujours un défi, une recherche profonde et un acte de subversion. Ainsi *L'Immortel*, la première des fictions de *L'Aleph*, recueil qui rendit Borges célèbre, contient une biographie de la pensée et de l'existence humaine, douloureuse et exaltante.

par Urbano Tavares Rodrigues*

Je réfléchis souvent à *L'Immortel*, la première des passionnantes fictions de *L'Aleph*, recueil qui rendit Jorge Luis Borges célèbre. Texte tantôt froid, distancié, hyper-construit et hyper-intellectuel, dissertation dont l'objet est une explication rationnelle du monde, donc de l'homme, de la vie et du temps, et qui se plaît en de lucides jeux mystificateurs ; tantôt émouvant par l'usage simultané qu'il fait de l'imagination et de la pitié, nous présentant l'ombre amère, dégradée, d'un immortel, Homère, l'aède anonyme, ou d'Argos, le chien d'Ulysse, aux côtés du personnage qui cherche l'immortalité, la trouve et en vit jusqu'à ce qu'une goutte de sang, rougissant sur sa peau, l'humanise à nou-

veau en lui restituant la certitude de la mort.

Tout comme Borges, Fernando Pessoa, à la conscience possédée et aux nombreuses contradictions intimes, aux visages multiples (lui-même et ses dédoublements ou les possibilités les plus variées de penser et de sentir – de penser en sentant et de sentir en pensant), a sans cesse abordé dans le dialogue entre masques vivants (ses hétéronymes) la grande question du dépassement de la mort par l'art, du dialogue entre les différents moi.

Mais Borges ne peut être surpassé dans son goût ludique du labyrinthe et dans sa virtuosité à mêler des noms et des faits historiques à des situations et des personnages totalement inventés, auxquels, comme Pessoa, il donne souvent une biographie très

* Né en 1923, Urbano Tavares Rodrigues est l'auteur d'une trentaine de romans, essais, livres de critique et chroniques de voyage. Il a enseigné à l'université de Lisbonne, Paris et Montpellier. Ses convictions politiques lui ont valu l'incarcération en 1963 et en 1968, sous le régime de Salazar, et il n'a été réintégré dans l'enseignement qu'après le 25 avril 1974. Les Editions de la Différence ont publié de lui *La Vague de chaleur*, *Les Oiseaux de la nuit* et *L'imitation du bonheur*.

Huston. Eric Chevillard. José Saramago. Francis Ponge. Louis Aragon. Charles Four

N° 376 MAI 1999 - 32 F

magazine littéraire

Jorge Luis Borges

INÉDITS
**Dialogue entre
Jorge Luis Borges
et Juan José Saer**
**«Le ciel est d'azur»
par Jorge Luis Borges**

**Panorama
des littératures
belges**

**Étonnants écrivains
à Saint-Malo**



Suisse : 10,10 FS - Belgique : 230 FB - Espagne : 900 PTAS - Italie : 10 100 L - G.B. : £ 4 - Allemagne : 11,50 DM - Canada : \$7,50 - Maroc : 50 DH - Autriche : 90 ATS

M 2049 - 376 - 32,00 F

